

par **Pierre
KEMPF,**

*pasteur de l'Église
adventiste, Agen,
France.*

La priorité missionnaire de Jésus dans l'Évangile de Marc

Mieux que les autres évangiles, celui de Marc permet de suivre Jésus « à la trace » lors de ses déplacements. L'hypothèse que nous voulons présenter ici est la suivante : les mentions par Marc des destinations de Jésus constituent un message surprenant sur la manière dont Jésus lui-même considère sa mission.

Tant que Jésus se trouve en territoire juif, les détails géographiques sont peu nombreux. Excepté Nazareth ou les environs du lac, il n'est pas précisé où il se trouve en Galilée. Par contre, dès que Jésus se rend en territoire non-juif, les détails abondent. Pour ne pas nous disperser dans la richesse des passages bibliques couverts par cet article, la réflexion qui suit se focalisera sur les éléments directement liés aux déplacements de Jésus.

Chaque voyage vers les païens est introduit par la volonté de Jésus de se rendre de « l'autre côté du lac ». Celui-ci serait donc dans le récit de Marc la frontière tant physique que spirituelle séparant juifs et païens. Marc relate trois traversées suivant toutes le même schéma : beaucoup de détails sur le trajet aller, dans la direction des incroyants, mais rien à dire sur le trajet inverse, juste mentionné (5,21 ; 8,10), comme si le retour vers les croyants n'était pas le point essentiel de la narration.

La première traversée : la tempête (Mc 4,35–5,1)

Les éléments de la nature se liguent pour empêcher la barque d'aller vers sa destination et ainsi bloquer la mission de Jésus envers

les incroyants¹. Les disciples paniquent et vont même jusqu'à faire des reproches au Seigneur. Jésus domine la tempête, mais la réaction ahurie et craintive des disciples montre qu'ils ne comprennent pas qui il est.

Sur la rive opposée du lac, Jésus guérit un démoniaque, ce qui entraîne la perte d'un grand troupeau de porcs. Des commentateurs relativisent la portée « missionnaire » de cette incursion de Jésus dans le territoire de Gadara. D'une part, il n'a pas l'initiative de la rencontre avec le démoniaque. En outre, on pourrait selon eux lire le récit de Mc 5 comme la purification par Jésus d'un Juif, et d'un territoire juif « paganisé » (il y avait beaucoup de juifs en Décapole), rendu impur par les puissances païennes (la mention des tombeaux au milieu desquels vit le possédé et des porcs renverrait à Es 65,4, stigmatisant l'impureté dont s'est souillé Israël). D'autre part, le récit semble se terminer sur un échec de Jésus (renvoyé par les gens du lieu et obligé de rembarquer) ; c'est le démoniaque libéré qui finalement va évangéliser la Décapole car, pour Jésus lui-même, l'heure des païens, hostiles à la puissance libératrice du Royaume que Jésus inaugure, n'aurait pas encore sonné.

Reprenons cet argumentaire. Jésus n'a certes pas l'initiative de la rencontre avec le démoniaque, mais son désir de se rendre de l'autre côté du lac en est la cause principale. La foule qui se désole pour ses cochons ne peut pas être juive. Ensuite, au sujet de l'attitude de cette population, on relèvera que les gens du lieu s'adressent à Jésus avec crainte. La foule a compris qu'elle a affaire à quelqu'un de très puissant, de trop puissant pour elle, selon son ressenti. Elle le « supplie » (Mc 5,17) de s'éloigner afin de s'en protéger. Ceci change du ton auquel Jésus est habitué de la part des responsables religieux sur le côté « croyant » du lac : critiques, menaces, pièges tendus, etc. Face à la population inquiète, Jésus s'efface provisoirement, laissant en place un porte-parole dans ce territoire, le démoniaque guéri lui-même (vv. 19s.) dont le témoignage vaudra plus tard à Jésus d'être accueilli par une foule dans cette même région de la Décapole (Mc 5,20 ; 7,31 ; 8,1-10)². Quant à l'allusion à Es 65,4, elle est certes présente dans le récit de Marc, mais ce passage s'inscrit précisément dans un oracle où l'offre du Salut, faite par Dieu au peuple élu, est

¹ L'ordre de silence imposé au vent et à la mer sous forme d'une « réprimande » utilise le même vocabulaire que dans l'exorcisme de Mc 1,25. Cf. Etienne Trocmé, *L'Évangile selon Saint-Marc*, CNT, II, 2^e série, Genève, Labor & Fides, 2000, p. 136.

² Selon E. Trocmé, *op. cit.*, p. 145, Marc entend souligner qu'aucune barrière ne peut empêcher les païens d'accepter l'Évangile.

étendue à la nation qui « n'invoque pas son nom », à ceux par qui il se « laisse trouver et qui ne le cherchaient pas » (Es 65,1) ; verset repris par Paul en Rm 10,20 et désignant les païens. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles la suite (Es 65,2-4), qui concerne clairement Israël (cf. Rm 10,21) et dénonce des pratiques communes à celles du démoniaque de Gadara : séjour parmi les sépulcres, consommation de porc, a été globalement appliquée aux païens par l'exégèse juive de ce passage d'Esaië³.

La deuxième traversée : les vents contraires (Mc 6,45-53)

Après la première multiplication des pains, Jésus décide à nouveau de se rendre de « l'autre côté du lac » vers Bethsaïda. Pierre et André étant originaires de cette ville (Jn 1,44), il est intéressant de noter qu'il doive « presser » ses disciples pour qu'ils y aillent (la plupart des traductions ont le verbe « obliger »). On peut comprendre cette résistance par le fait que lorsque Jésus veut se rendre « de l'autre côté » c'est pour aller au contact des païens, ce qui met les disciples mal à l'aise. Bien qu'à Bethsaïda vive une importante colonie galiléenne (au point que Jean la situe en Galilée), cette ville se trouve en réalité de l'autre côté de la frontière, dans les territoires de Philippe où vivent une majorité de païens⁴.

Les conditions de cette deuxième traversée ressemblent à la première : les éléments se déchaînent contre ceux qui partent en mission, les disciples sont apeurés car ils ne saisissent toujours pas qui est vraiment Jésus, ni ce dont il est capable. Mais à la différence de la première traversée, ils n'arrivent pas à destination. Au lieu de Bethsaïda, comme Jésus le leur avait demandé, ils accostent à Génésareth, du côté galiléen du lac (v. 53). Les disciples qui ramaient (v. 48) sont peut-être pour quelque chose dans cette déviation, comme si elle traduisait leur crainte de le suivre là où il veut les conduire⁵.

³ Voir la note de la TOB sur Rm 10,21.

⁴ Dans la malédiction de Mt 11,21// Lc 10,13, incontestablement, Bethsaïda est condamnée en tant que cité d'Israël qui a refusé l'Évangile puisque Jésus l'oppose à Tyr et Sidon, cités païennes. Mais Bethsaïda était une cité hellénistique, où cohabitaient le judaïsme et le paganisme. Elle est clairement située par Marc « de l'autre côté », c'est-à-dire sur la rive orientale du lac, donc, dans sa symbolique topographique, du côté païen.

⁵ Rien dans le texte ne permet de supposer que c'est Jésus qui les emmène à Génésareth (contre E. Trocmé, *op. cit.*, pp. 190s).

A peine Jésus pose-t-il le pied à terre qu'il est assailli par une foule en demande de guérisons, puis est pris à partie par des responsables religieux auxquels il reprochera leur conception erronée du pur et de l'impur (7,1-23). Dès qu'il pourra s'en débarrasser, il partira en voyage chez les incroyants considérés comme impurs par ces scribes et pharisiens. Il n'a pas pu y aller en barque, il ira à pied.

Le premier périple terrestre (Mc 7,24–8,10)

Jésus visite les régions de Tyr, de Sidon, puis de la Décapole. Voyage de plusieurs semaines probablement, dont les points forts, retenus par Marc, seront la rencontre avec la femme syro-phénicienne et le sourd-muet.

Certains commentateurs interprètent ce dialogue entre Jésus et la femme syro-phénicienne comme l'occasion d'une découverte par Jésus lui-même de toute la portée de l'Évangile qu'il apporte, en un mot, d'une sorte de « conversion » de Jésus d'une attitude particulariste (cf. le parallèle de Mt 15,24 : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël ») à une démarche universaliste. Mais comment comprendre que Jésus recherche le contact à ce point avec les païens sans qu'il y ait place pour eux, dans son plan de répandre la Bonne Nouvelle ? Comment croire alors que Jésus découvrirait soudain, grâce à cette femme, que les païens sont aussi capables de foi ? S'il les en croyait incapables, qu'allait-il faire chez eux de manière si répétée ? Les paroles de Jésus à la Syro-phénicienne sont justement formulées de manière à manifester cette foi.

Il est important de ne pas comprendre ce passage à la lumière de l'impression que nous en avons aujourd'hui. Les paroles du Christ, choquantes dans le contexte actuel, ne posent en fait aucun problème à cette femme et elle y répond tout naturellement. Il n'y a en réalité rien de négatif dans ces paroles et elle le comprend très bien. Chez Marc, le texte (7,26) souligne que la femme est grecque, donc païenne, ne partageant pas la foi d'Israël. Dans la réponse de Jésus à sa demande, le texte précise : « Laisse *d'abord* les enfants se rassasier... », ce qui indique à la femme non pas que le pain n'est pas pour elle, mais que dans le service les uns reçoivent avant les autres : les enfants d'abord, les petits chiens ensuite. De cette façon Marc met dans la bouche de Jésus une conception de la mission qui ressemble à celle de Paul : aux Juifs d'abord, puis aux Grecs. Tout le contexte de cette section de l'Évangile de Marc avec les deux multiplications des

pains, et les autres allusions au pain, invite le lecteur à admettre que le pain n'est pas que pour Israël, il est aussi pour les païens⁶.

Selon cette compréhension, Jésus ne change pas d'avis à cause de la foi exprimée par cette femme, il valide l'ordre dans lequel doit se dérouler la mission : commencer par les Juifs et se poursuivre par les autres nations. L'exaucement de la femme atteste que les petits chiens n'ont pas à attendre que les enfants aient fini de se rassasier pour manger les miettes qu'ils laissent tomber en mangeant, c'est pourquoi sa fille sera guérie sur le champ. Jésus montre à ses disciples qu'il est déjà entré dans la deuxième phase de sa mission, que le tour des petits chiens est arrivé.

En fin de parcours, sur la rive païenne du lac de Galilée d'où auparavant on l'avait supplié de partir, Jésus accomplit la deuxième multiplication des pains, cette fois devant une grande foule en demande. Jésus n'y est plus un inconnu, probablement grâce au témoignage enthousiaste⁷ de celui qu'il avait laissé derrière lui en mission.

⁶ Chez Matthieu (15,22) la femme est cananéenne, et elle est sortie des régions de Tyr et Sidon où Jésus s'est retiré. On peut comprendre que cette femme n'a certes pas une origine israélite, mais *qu'elle sort du milieu dans lequel elle a résidé* (dans la Bible de Jérusalem, c'est encore plus clair que dans la NBS, par exemple). Cette sortie peut déjà être le signe qu'elle prend ses distances de ce milieu et se rapproche de la foi d'Israël. Matthieu souligne qu'elle reconnaît en Jésus le Fils de David, donc l'héritier du trône d'Israël, et que Jésus ne lui répond pas. Cette absence de Jésus donne l'occasion à ses disciples d'exprimer leur point de vue : « *Renvoï-la... elle dérange par ses cris* ». Au v. 24, la réponse de Jésus, n'ayant pas de destinataire exprimé, est à la fois réponse aux disciples et à la femme. Cette réponse concerne la mission de Jésus et la limite aux brebis perdues de la maison d'Israël. La question qui se pose alors au lecteur de Matthieu, comme aux disciples et à la femme, est la suivante : Cette femme, étrangère par sa naissance, mais qui sort de son milieu pour se rallier au roi d'Israël, peut-elle être incluse parmi les brebis perdues de cette maison d'Israël ? La femme donne sa réponse : elle se prosterne, et appelle Jésus « Seigneur », reconnaissant ainsi en lui le roi auquel elle fait allégeance. La parole que Jésus lui adresse alors devient une parole de connivence : Tu comprends bien que je ne peux pas donner le pain à n'importe qui. Et la réponse de la femme va plus loin que ce que le lecteur pourrait attendre : Même si je ne suis pas reconnue comme un enfant de la maison, même si je suis reléguée au niveau d'un petit chien, j'ai l'intention de manger les miettes de ce pain sous la table. La louange que Jésus lui adresse indique deux choses : 1) Les disciples doivent apprendre la leçon et abandonner leurs préjugés à l'égard des étrangers (et on rejoint la théologie de la mission présentée chez Marc, d'autant plus que ce sont eux qui vivront le passage de l'étape de la mission pour Israël à celle de la mission pour les païens) ; 2) Cette femme va plus loin que ce que le lecteur imaginait : elle n'a rien à faire valoir, elle ne prétend pas mériter de faire partie des enfants, elle illustre donc que c'est la grâce pure qui est l'objet de la foi en Jésus.

⁷ Jésus lui avait dit de témoigner parmi les siens, or il est allé dans toute la Décapole (Mc 5,19-20).

Ensuite, quand il revient côté croyant, Marc indique lapidairement qu'il retourne en barque à Dalmanoutha (autre nom de Magdala).

La troisième traversée : l'obstacle des disciples (Mc 8,13-22)

A peine a-t-il débarqué que des religieux cherchent à piéger Jésus. Cela ne dure que le temps d'une conversation en deux versets (Mc 8,11s), mais Jésus décide aussitôt de repartir de l'autre côté du lac. Il ne va pas perdre de temps avec ceux qui sont convaincus d'avoir la vérité. La mission n'est pas de convertir les croyants, mais d'aller vers les incroyants. Marc fait encore clairement ressortir que la mission prioritaire de Jésus est envers les païens, c'est-à-dire ceux qui ne connaissent pas le vrai Dieu.

Cette dernière traversée du lac, vers Bethsaïda, est à nouveau relatée en détail. Cette fois les disciples, toujours murés dans la crainte et l'incompréhension de qui est vraiment Jésus, sont eux-mêmes l'obstacle. Ils interprètent mal un simple conseil de sa part. Restant focalisés sur le pain physique, ils ne voient pas qu'avec le Christ ils ont LE Pain de Vie avec eux dans leur barque et qu'il n'y a donc aucune raison de s'inquiéter, quelles que soient les circonstances, surtout en mission vers les païens.

Le deuxième périple terrestre (Mc 8,22–9,28a)

Jésus accoste à Bethsaïda (enfin !) et entame un voyage vers Césarée de Philippe. C'est là, en territoire non-juif, que Pierre va enfin reconnaître Jésus comme le Messie. C'est toujours là (selon de nombreux commentateurs) que, six jours plus tard, Jésus emmène quelques disciples sur une haute montagne et qu'il leur révèle sa gloire divine. Césarée de Philippe étant sur les contreforts du mont Hermon, ils n'ont en fait pas besoin d'aller très loin. C'est en pays païen que Jésus peut montrer qui il est vraiment. Puis, Marc exprime son retour dans le giron croyant avec juste cinq petits mots : « Jésus rentra à la maison », c'est-à-dire à Capernaüm. Pour la troisième fois, le retour chez les « purs » ne mérite pas d'être raconté.

Le troisième périple terrestre (Mc 10,1.32.46 ; 11,1)

Jésus part pour Jérusalem, mais indirectement. Il fait le détour par les territoires de « l'autre côté du Jourdain ». Même si le texte

utilise le mot Judée (car beaucoup de Judéens y vivent), il s'agit en fait de la Pérée administrée par le Tétrarque de Galilée et non par le gouverneur de Judée. Ce territoire ayant un taux plus élevé de païens qu'en pays exclusivement juif, Jésus montre ainsi sa volonté symbolique de rester jusqu'au bout proche des incroyants, même s'il rencontre aussi des croyants (le jeune homme riche). Il ne pénètre en Judée proprement dite qu'à Jéricho, près de Jérusalem.

Des miracles « contextualisés »

Un autre élément important chez Marc, lié aux déplacements de Jésus, est la manière différenciée dont le Christ guérit selon le côté où il se trouve. En pays croyant, c'est très sobre : il est juste mentionné qu'il guérit les gens, mais on ne sait comment, ou il le fait par la parole seule. Tout au plus, il prend la main et relève la personne. En contrée païenne, par contre, la pratique de Jésus est différente. A deux reprises, avec le sourd-muet (Mc 7,31-35) et avec l'aveugle (Mc 8,22-25), Jésus aura une gestuelle très particulière, racontée en détail : il utilise sa salive et touche le malade à la manière d'un guérisseur. Visiblement, Jésus tient compte des conceptions que les gens ont de la guérison dans ces régions non juives.

Conclusion

On le sait, Marc écrit pour un public païen (latin), et il utilise les arguments propices à toucher cette catégorie de population. Faire ressortir l'intérêt de Jésus pour les non-juifs est donc judicieux pour cet auditoire. Marc utilise les mêmes éléments de récit que Luc et Matthieu, mais les assemble différemment, ce qui démontre une véritable intentionnalité du texte. Cela dit, il n'invente rien. Cet intérêt délibéré du Christ pour les incroyants était réel et même, selon Marc, privilégié. Il n'était pas là que pour les Juifs. Si être chrétien, c'est suivre l'exemple de Jésus, il nous faut alors sérieusement accorder la priorité à la mission auprès de ceux qui ne connaissent pas Dieu, sans oublier de rester pertinents dans les contextes culturels différents.

Si l'on tient compte de la manière dont les non-Juifs étaient considérés à l'époque, le message de Marc est révolutionnaire. Etant données les difficultés que beaucoup de croyants d'aujourd'hui ont encore à aller vers les incroyants, on se rend compte que 2000 ans plus tard rien n'a vraiment changé. Le message de Marc reste toujours aussi « déstabilisant » que pour les disciples de l'époque. Si nous analysons ce que nous faisons en Eglise, nous devons bien constater

que notre temps, notre énergie et nos moyens sont presque exclusivement consacrés à ceux qui sont déjà croyants. Nos Eglises font des plans et prennent des décisions en fonction de ceux qui y sont déjà, et non de ceux qui n'y sont pas encore.

Beaucoup de chrétiens en restent de fait à cette phrase de Jésus : « Ma mission se limite aux brebis perdues du peuple d'Israël » (Mt 15,24). Ils oublient que cela a été dit alors qu'il était en mission en territoire païen, dans le contexte précis d'une « provocation » pour faire réagir la femme syro-phénicienne ; et mettre ainsi la foi d'une non-Juive en valeur. L'ultime « provocation » sera la croix, et devant elle c'est encore un païen, un officier romain, qui le premier, confes- sera que Jésus est le Fils de Dieu (Mc 15,39).

Jusqu'à quand, comme les disciples d'alors, resterons-nous enfermés dans nos craintes vis-à-vis des personnes incroyantes, oubliant qui est vraiment le Pain de Vie, et qu'il est présent avec nous dans la barque en toutes circonstances ? Présence qui pousse à accep- ter de sortir de son confort religieux pour aller résolument vers ceux qui sont sans le Christ. Quand nos Eglises consacreront-elles à la mis- sion leurs membres les plus engagés, y compris leurs responsables et leur pasteur, en leur disant : « Ne perdez pas de temps avec nous, nous pouvons prendre soin de nous-mêmes avec l'aide de Dieu. Allez vers ceux qui ont besoin de connaître leur Sauveur, nous vous sou- tiendrons par nos prières, nos moyens et notre engagement à vos côtés » ?

